



UE : OPTION

MASTER 1 R et MASTER1 PRO
2018-2019

..... N'GUESSAN Depry.....

MASTER 1 R et MASTER1 PRO. COURS OPTIONNEL. EVALUATION DE JUIN 2020

Répondre succinctement et précisément aux questions ci-après

1. Quel est l'objectif général de la discussion portant sur les sciences sociales ? (2 points)
2. Quelles sont les définitions qu'on donne de l'homme et qui ont entravé le développement des sciences humaines ? **(2 points)**
3. Quelle est l'approche méthodologique que préconise Karl Popper dans le cadre des sciences humaines ? **(2 points)** Pourquoi ? **(2 points)**
4. Quelle perspective philosophique traduit le mieux la métaphore de l'océan et des cours d'eau dans le cadre de l'histoire des sciences ? **(2 points)**
5. Le problème de l'unité de la science s'épuise-t-il dans la méthodologie ou dans l'ontologie ? **(3 points)**
6. En matière de d'approche méthodologique, que préconise Husserl en vue d'un dépassement des difficultés liées à l'étude scientifique du phénomène social ? **(2 points)**
7. Quels sont les grands courants philosophiques et méthodologiques qui ont animé les débats dans le cadre des sciences humaines depuis le 18^e siècle? Citer Trois (3) exemples. **(3 points)**
8. Donnez deux noms de philosophes ou savants qui opéré une classification des sciences en indiquant le critère central de cette classification (2 points)
9. Donnez deux noms de philosophes qui, à des époques différentes, ont défendu la thèse de l'unité de la science et de la science unitaire **(2 points)**

N-B : Les travaux sont à effectuer, au plus tard, le lundi 22 juin 2020, à 12h, et à déposer à l'adresse suivante: echeneaop@yahoo.fr

MASTER PRO JUIN 2020 HISTOIRE DES SCIENCES SOCIALES

UNIVERSITE FHB

.....

UFR DES SCIENCES DE L'HOMME ET DE LA SOCIETE

.....

Département de Philosophie

.....

MASTER 1 PRO (Juin 2020)

COURS HISTOIRE DES SCIENCES SOCIALES

**« Identification des sciences de l'homme
et de la société : classification, méthodologie et philosophique »**

N'GUESSAN Depry
ECHENE Amazoulé Olivier

Introduction

Les faits, les découvertes, les documents et événements qui surgissent dans notre environnement proche ou lointain sont comme des cours d'eau dont nous désirons connaître les sources, le développement, l'impact, etc. L'histoire est, à la manière d'un océan, l'une des disciplines qui recueillent les flux d'eaux non asséchés par le temps et le sol. Les composantes de cette histoire sont analysables dans leur spécificité. La présentation métaphorique de l'histoire intègre des données telles que la mémoire, l'idée de fragmentation et de sédimentation, de globalisation ou de totalisation. Cette lecture fait appel à une dimension cumulative qui ne comble-t-elle toutes les postures, thèses ou tendances philosophiques qui structurent les pensées en rapport avec le développement des connaissances ?

L'Histoire, en général comme discipline, et singulièrement, l'histoire des sciences se caractérise fondamentalement par le fait qu'on y met en mouvement (linéaire non linéaire, dialectique, conjecturale, divergent ou convergent) des hommes, des documents, des contextes culturels, des épistémès, des paradigmes, des découvertes. Comment les sciences sociales intègrent les problématiques de l'objectivité, de la liberté dans le cadre de la recherche scientifique ? Recourir à l'histoire des sciences sociales, revient à rechercher, dans des découpages variables et variés, une unité et une synthèse concernant des faits, des idéologies, des systèmes philosophiques, des approches méthodologiques, etc.

A travers les synchronismes l'un des intérêts majeurs poursuivis est de pouvoir inspirer, aux uns l'esprit scientifique, l'esprit critique ; aux autres, les moyens de s'initier aux notions, concepts, notions, catégories, paradigmes, tendances ou courants philosophiques qui sont de véritables instruments ou matériaux didactiques contribuant au développement de l'esprit critique. Pour espérer bien rentrer dans l'esprit de l'histoire des sciences, il faut accepter la liberté que privilégie l'imagination en enlaçant, dans ses différents nœuds les figures, les paradigmes, les controverses d'une époque donnée.

En effet parler de l'histoire des sciences sociales, c'est dans une certaine mesure, évoquer les problèmes des méthodes qui confinent à des considérations qu'on peut résumer en deux mots ; **le naturalisme, l'historicisme**. Doit-on procéder à la compréhension ou à l'explication des phénomènes sociaux ? La première intention décelable dans les sciences sociales, c'est la tendance positiviste. On pense qu'en mettant en œuvre des approches qui allient observation et expérimentation, on se situera mieux sur la voie de l'objectivité qui jusque-là semblait faire défaut aux sciences sociales.

La tâche est ardue quand on se réfère à la classification des sciences opérée par Auguste Comte. Les « objets », les « faits », les « réalités sociales » étudiés sont très complexes et compliquées. Cela vient de ce que les sciences sociales ne peuvent échapper aux considérations fondamentales de la philosophie concernant l'homme défini comme liberté, fait humain total, même si elles sont fascinées par les modèles de rationalité incarnés par la mathématique, la physique et la biologie.

L'objectif pédagogique général est de procéder à l'identification des sciences sociales et de relever les problèmes méthodologiques et philosophiques liés à leur statut et leur développement.

1) Philosophie et sciences sociales : l'éclatement de « l'Homme »

La philosophie pose qu'on ne saurait étudier l'homme sans un certain nombre de préalables. Ces préalables comportent les difficultés à définir un homme, un individu, une personne, ses actes, son affectivité, ses rapports avec tout ce qui peuple son environnement, sa nature, sa volonté, son parler, etc. On voit par exemple comment les différents domaines des sciences sociales contribuent à dévoiler un aspect. Par exemple, la psychologie va s'organiser à construire de nouveaux objets d'étude concernant l'homme. On prendra soin du fait que la psychologie d'observation et d'expérimentation doit inventer une « nouvelle entité » susceptible d'être étudiée sur le plan scientifique. Il s'agit, par exemple, de « *l'homo psychologicus* », une entité qui demeure divisible en autant de morceaux qu'il sera aisé de mieux le cerner. Sur ce même modèle vont s'organiser la sociologie (réflexion sur le « bon ordre » des sociétés, la linguistique (l'homme défini comme « langage »), l'ethnologie (née avec les préjugés coloniaux, anthropologiques et idéologiques qui en constituent parfois l'horizon), la logique (qui examine la pensée, les raisonnements et les jugements, etc.), etc.

2.1) Identification des sciences de l'homme et de la société

Les sciences sociales sont nombreuses et leur extension se poursuit. Nous allons cependant nous limiter à en énumérer celles qui constituent la classification comtienne des sciences.

2.1.1) Catégories de sciences

Les expressions désignant les classes de sciences sont multiformes parce qu'elles intègrent des considérations à la fois métaphysiques,

méthodologiques, écologiques, idéologiques. On utilise pour désigner les sciences sociales, l'expression, le syntagme ou le groupe nominal : « sciences sociales », « sciences morales », « sciences de l'esprit », « sciences noologiques », « sciences idiographiques », « sciences de la culture », « sciences humaines », ou encore « sciences de l'homme et de la société ».

Notre UFR (anciennement appelée « faculté des lettres, des sciences humaines et des arts », porte, aujourd'hui, une appellation liée à des classifications qu'on rencontre dans les écrits de Bacon, J-B. Vico (1668-1744). Ils utilisaient déjà le groupe nominal « **sciences de l'homme et de la société** ». Si cette appellation est correcte, on devrait regrouper toutes les disciplines scientifiques contenues dans ce tableau qui est loin d'être exhaustif:

• Economie	• Ethnologie	• Ecologie humaine
• Sociologie	• Philologie	• Cognitive
• Psychologie	• Technologie	• mythologie
• Géographie	• Polémologie	• Art
• Anthropologie	• Droits	• Paléontologie
• Linguistique	• Archéologie	• Politologie
• Philosophie	• mythologie	
• Histoire	• Pédagogie	
• Gériatologie		

2.1.2) Définition

Les sciences de l'homme et de la société sont des disciplines scientifiques qui ont pour objet d'étude et de recherches les différentes activités en tant qu'elles impliquent des hommes (individus ou groupes d'individus, ou collectivités), des rapports des hommes entre eux, et des hommes avec les choses, avec leur environnement physique et culturel, les œuvres, les institutions et toutes les relations qui en résultent.

3. Classification comtienne des sciences

Les pratiques liées aux activités touchant les individus, les rapports qui les lient ont toujours existé sous des formes variées et variables dans le temps. Cependant, ce qui est récent, c'est la formalisation en termes de domaines constitués et spécialisés dans les études consacrées à l'homme, aux individus, aux groupes d'individus, etc. Notre étude porte donc sur les sciences

constituées au sein desquels se développent des activités de recherches sociales, économiques, politiques et écologiques. Elles sont nombreuses les sciences dites sociales, humaines, juridiques, économiques. D'où la nécessité de les organiser suivant des critères pertinents.

Il existe plusieurs classifications des sciences dans l'histoire (Aristote, Bacon, Vico, Helvétius, Locke, Leibniz, Ampère, Cournot, Comte, Dilthey, Windelband, etc.). Elles se fondent parfois sur une théorie philosophique. Il existe ainsi des philosophies qui permettent d'établir des distinctions (par exemple, chez Kant, la distinction entre phénomène et noumène, ou entre raison théorique et raison pratique ; entre esprit et corps chez Descartes). Les différentes classifications fondent toujours sur des critères. Par exemple, sur le but du savoir, les facultés humaines, l'objet de la science, la simplicité, l'unité de la science, la méthode, etc.

- **Le but du savoir humain:** Aristote assure dans son ouvrage de *Métaphysique* (1025b) que « *toute pensée est pratique ou poétique ou théorique* ». D'où on retient la classification du savoir en trois groupes : a) **les sciences théoriques** dont le but est de faire connaître et d'expliquer les choses. Ce sont les mathématiques, la physique et la philosophie première ou métaphysique ; b) **les sciences pratiques** qui ont pour rôle de diriger l'homme , soit dans sa vie personnelle (éthique ou morale), soit dans sa vie familiale (économie), soit dans sa vie sociale ou politique (politique) ; c) **les sciences poétiques** dont le but est la production d'œuvres littéraires. Il s'agit de la rhétorique, la poétique et de la dialectique ou la logique.

- **Les facultés humaines:** Francis Bacon (1561-1626) et Leibniz ont pris pour critère les facultés humaines. Ils distinguent ainsi, pour ce qui concerne Bacon, trois groupes de sciences. Il s'agit, a) des sciences de la mémoire (histoire civile et histoire naturelle) : b) les sciences de la raison (philosophie, c'est-à-dire l'ensemble du savoir articulé sur Dieu, l'homme et la nature) : c) des sciences de l'imagination (poésie, histoire civile, histoire naturelle, fables). Concernant Leibniz, il faut se rapporter à un texte tiré des *Nouveaux essais sur l'entendement humain* de Leibniz.

- **l'objet de la science:** André Marie Ampère (1775-1836) divise les sciences en deux grands groupes : a) les sciences cosmologiques ou du monde matériel et b) les sciences noologiques ou de l'esprit. Sa division dichotomique des sciences lui permet d'en dégager, au total, 128 sciences différentes.
- **la simplicité :** selon l'expression du physicien Jean Perrin (1870-1942. Prix Nobel de Physique en 1926), la pensée scientifique démontre le caractère illusoire de l'apparence et cherche une explication « du visible compliqué par l'invisible simple ». Jusqu'à l'introduction du « complexe », la pensée scientifique a fonctionné sur la base du simple.
- **l'unité ou l'unification des sciences.** On trouve cette idée chez Descartes (*Règles pour la direction de l'esprit*, Règle I). Sous la forme de science unitaire, cette même idée devient un critère retenu chez les néo-positivistes du Cercle de Vienne et leurs épigones qui ont tenté de réaliser la constitution d'une « théorie de l'unité de la science » intégrant avec un même statut épistémologique toutes les disciplines depuis les mathématiques jusqu'à la sociologie.
- **la consistance rationnelle** (Patrick Peccatte, *La consistance rationnelle : critique de la raison démarcative*, Paris, Aubin Editeur, 1996).
- etc.

II/ Quel est l'intérêt philosophique d'une telle classification des sciences?

On dégage plusieurs niveaux de motivation dont deux types retiennent notre attention: il s'agit de l'intérêt **historique et de l'intérêt épistémologique**

Tout essai de classification ou de coordination des sciences offre, d'un point de vue historique, l'image assez fidèle de l'état des sciences d'une période donnée. Une table des connaissances humaines ne s'épuise ni dans son caractère de catalogue des productions du génie humain, ni dans sa présentation méthodologique. Elle est une coordination panoramique ou synoptique comportant trois aspects : i) le premier fait état des lieux c'est-à-dire de l'état actuel des sciences. ii) **Le second est tourné vers le passé** qu'on s'efforce de synthétiser. L'inventaire ainsi réalisé favorise l'histoire des

sciences ; iii) **le troisième point est tourné vers l'avenir tout en se nourrissant des données de l'histoire.** Dans ce cas, la classification devance l'état réel des sciences. La classification des sciences opérée par Bacon est loin de clore une ère de production scientifique. Elle ouvre plutôt la période des recherches scientifiques modernes. La classification de Bacon est un programme à réaliser et non un tableau des acquisitions effectives. C'est une réponse à Descartes qui proposait un programme obligatoire de recherche caractérisé par un double souci : l'unité du savoir et l'exigence d'une fondation ou d'un fondement métaphysique à toute connaissance humaine à travers l'arbre de la connaissance (cf. Préface des *Principes de la philosophie*).

D'un point de vue épistémologique, les systèmes de classification des sciences relève des considérations méta-scientifiques. Loin de conduire à la découverte des lois des phénomènes, ces systèmes de classification favorisent plutôt l'analyse de l'essence des sciences, leur hiérarchisation, leurs approches méthodologiques, l'ordre de leurs rapports logiques immanents, etc. Aussi, convient-il de souligner leurs limites. Par exemple, Cournot trouve la classification de Comte insuffisante et la reprend et la modifie pour l'adapter à l'état actuel du développement de la science (cf. A-A. Cournot, *Essai sur le fondement de nos connaissances et sur le caractère de la critique philosophique*, Paris, Vrin, pp 401-415). Il en est de même pour Jürgen Habermas qui, dans son ouvrage intitulé *La Technique et la science comme idéologie*, (1968, Traduction française et introduction de J. R. Ladmiral, Paris, Gallimard, 1973), rompt avec la typologie traditionnelle. Pour la mettre en crise, il y introduit des catégories épistémologiques liées aux différents « invariants anthropologiques » qui constituent, selon lui, les divers pôles d'utilisation du savoir : le travail, la communication, la domination.

On peut ajouter que les sciences sont étudiées sur le plan épistémologique en tenant compte de leur rapport au réel (sciences factuelles, de sciences formelles, de sciences axiomatisées ; de sciences hypothético-déductives, sciences cognitives, etc.) ; de leur **rapport à l'objet** (sciences formelles, sciences de la nature, sciences de l'homme et de la société, sciences du vivant, sciences de la terre, etc.) ; ou encore selon **leur état** (sciences taxinomiques, sciences inductives, sciences axiomatiques) ; en tant qu'effet **idéologique** (toute classification sous-entend un rapport chronologique, supériorité ; d'où les critères de légitimation, d'exclusion ou d'intégration : Popper exclut la psychanalyse du groupe des sciences par la falsifiabilité. Auguste Comte a séparé dans sa nomenclature, les sciences authentiques, primaires ou

abstraites, c'est-à-dire celles qui font des lois, et les sciences inauthentiques ou secondaires, c'est-à-dire celles qui ne font pas de lois et qui, de ce fait, sont exclues de son système de classification : les sciences pédagogiques, descriptives).

Au fond, les différents critères posent, depuis David Hume jusqu'aux positivistes logiques, un problème auquel l'épistémologie contemporaine a consacré des pages de réflexion : **la démarcation** (cf. Patrick Peccantte, 1996, *La consistance rationnelle, Paris, Aubin Editeur*).

1) La Classification **des sciences d'Auguste Comte**

Pour bien parler des sciences, il faut, d'abord, pouvoir les identifier. Les différents tableaux classificatoires offrent ainsi la possibilité de répertorier ce qui, dans le cadre du savoir humain, rentre historiquement dans le groupe des sciences. La classification qui retient ici notre attention est la classification des sciences opérée par Auguste Comte, fondée sur le critère de complexification croissante ou de généralité croissante qui confère à la classification de Comte une cohérence et une pertinence (cf. *Cours de philosophie positive*, 2^e leçon, (Paris, Editions Garnier Le Verrier, pp. 138-161). L'auteur y offre un ensemble hiérarchisé de champs de rationalité :

- Mathématique
- Astronomie
- Physique
- Chimie
- Biologie
- Sociologie

Ces différents domaines de connaissance forment ce que Comte appelle « les sciences mères » (comportent des « sciences filles », des « sciences petites filles » et ainsi de suite. **La sociologie** ou physique sociale marque, dans l'entendement d'Auguste Comte, l'ensemble des sciences appelées « sciences morales, « sciences sociales », « sciences de l'esprit », « sciences humaines » ou « sciences sociales » ce qui correspond de nos jours, à l'ensemble des « sciences de l'homme et de la Société ».

2. Quoi dire sur les sciences sociales ?

La sociologie ou la physique sociale comporte des subdivisions internes en tant que « sciences-mère ». Outre les quelques sujets évoqués concernant la thèse

naturaliste et la thèse historique, il y a que l'histoire des sciences sociales articulent plusieurs espaces : de l'espace des réponses, l'espace des recherches et l'horizon des perspectives de la recherche.

- A. **L'espace des réponses acquises** : il est constitué des documents (revue, manuels, traités) mis à la disposition des étudiants, chercheurs et professeurs. Cet espace méthodique comprend les constructions théoriques, les démonstrations, les illustrations expérimentales, les interprétations, etc.
- B. **L'espace des recherches** : il est constitué de la recherche fondamentale et de la recherche appliquée. On y trouve des problèmes laissés en suspens faute d'outils conceptuel et méthodologique pertinents pour les traiter. Y sont discutés les questions relatives aux paradigmes, écoles, valeur de la science comme valeur de savoir et valeur utilité sociale, etc.
- C. **L'horizon des perspectives** : il est constitué de la capacité à mieux se représenter les phénomènes sociaux, environnementaux en rapport avec l'innovation et le développement durable, à en rendre les représentations plus pertinentes et cohérentes, d'une part, et de l'autre, à développer les applications qui confèrent une valeur d'utilité aux sciences sociales.

III. Sciences sociales et les critères d'objectivité selon la philosophie

Pendant longtemps, on a opposé connaissance commune et connaissance scientifique sous des formes diverses comme dans le cas de ce qui est spécifique par rapport au général, ce qui est l'approfondi par rapport au superficiel, de ce qui est changeant par rapport à l'identique, la copie et l'archétype, etc. Sur ce plan, la philosophie de Platon a été un support inestimable pour le développement de la science dont le but est de manifester la vérité. Mais comment justifier le statut de la connaissance scientifique à l'auto-transparence ? Après les tentatives liées à l'empirisme et au rationalisme, plusieurs autres réponses ou solutions qui en sont des émanations ont été proposées. En voici quelques-unes, jugées significatives. Il s'agit, sans rentrer dans les détails, de systèmes suivants :

- Le criticisme : Kant montre que la connaissance scientifique était possible à partir des « formes a priori de la sensibilité et des concepts de

l'entendement, qu'on devait supposer comme étant des structures inscrites dans l'esprit humain, sans s'interroger sur leur origine.

- **Le positivisme** : Auguste Comte explique que les structures auxquelles nous avons fait allusion sont produites par l'esprit même au cours d'une longue période de développement et de maturation qui va du stade théologique au stade scientifique ou positif en passant par le stade métaphysique (La loi des trois états).
- **Le psychologisme** : la psychologie, science nouvelle au 19^e siècle, était appelée à apporter des éléments de réponse quant au passage longtemps resté mystérieux entre la connaissance scientifique et la connaissance commune.
- Le phénoménologisme : Husserl va dénoncer les différentes méthodes à fonder la connaissance scientifique au moyen de la psychologie comme une illusion qu'il qualifie de « psychologisme » ou de « naturalisme » ou encore d'« objectivisme ». Mais qu'est-ce qui prouve qu'en mettant le monde « entre parenthèses » comme le suggère Husserl, on retrouve les conditions effectives qui ont permis de penser ce monde avec tous ses objets ? En fait, il est difficile d'admettre qu'à partir d'un fond supposé vide, on puisse reconstituer les différentes couches de la vie mentale.

La complexité des questions ainsi que le contexte qui les suscite amènent à rechercher désormais le développement de la pensée scientifique à partir des problèmes que se sont posés véritablement, tout au long de l'histoire des sciences, les savants eux-mêmes. Cette perspective prend corps au 18^e siècle. A partir du 19^e siècle, la philosophie des sciences s'aperçoit du bénéfice qu'elle pouvait en engranger. L'épistémologie historique en est une illustration. Dès le début, elle est animée par Whewell (Angleterre), Cournot (France), Ernst Mach (Autriche) et bien d'autres savants qui, à partir de la publication de *La Mécanique, étude historique et critique de son développement* (1883) de Mach, voit se développer la **méthode historico-critique** comme approche directrice de l'épistémologie. Des savants tels que Poincaré, Brouwer, Russell (Mathématiques), Duhem, De Broglie, Langevin (Physique), François Jacob, Jacques Monod, E. Mayr, Wolf (Biologie) marquent leur intérêt pour l'épistémologie « des sciences dures ».

L'histoire des sciences qu'on croit être fondamentalement une œuvre de savants ne reste pas moins une branche de la philosophie des sciences. A ce

titre, les traits caractéristiques la philosophie des sciences se trouvent dans la sociologie des sciences, la chronologie des découvertes et inventions scientifiques, la classification des sciences, les paradigmes, les cosmologies, sans omettre les rapports entre sciences et croyances religieuses, les transformations conceptuelles et méthodologiques, l'idée de progrès scientifique, etc.

1. Théories et méthodes

L'idée que les sciences humaines pourraient constituer une sphère autonome d'études et de recherches ou qu'elles pourraient être des disciplines ayant un statut épistémologique propre ou une méthodologie spécifique est assez récente (19^e siècle). Deux phénomènes ont contribué à susciter une réflexion sur la particularité des disciplines que nous désignons sous le syntagme « sciences de l'homme et de la société » :

- L'essor des sciences de la nature à partir des travaux de Galilée (17^e siècle), de Lavoisier (18^e siècle) et de Claude Bernard (19^e siècle) et des perspectives que ceux-ci offraient. Emile Durkheim va s'atteler à fonder la sociologie sur le modèle des sciences dures. Il parle de phénomènes ou faits sociaux.
- Il est une question qu'on ne saurait éluder : Y a-t-il une opposition radicale entre sciences de la nature et sciences de l'esprit au point de marquer la particularité et le niveau de scientificité entre les deux groupes de sciences? Le dualisme cartésien, distinction de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière a sans doute constitué un obstacle.

Aujourd'hui, des nombreux savants et épistémologues refusent d'y voir une opposition définitive. Considérant les sciences de la nature comme le modèle de toute scientificité, ils ont cru que le retard pris par les sciences de l'homme et de la société pouvait être comblé à condition qu'elles adoptent les normes et les méthodes des sciences de la nature. Cette conception est restée dominante depuis le 17^e jusqu'aujourd'hui. Les travaux de Newton ont tellement favorisé cette conception qu'on a pu voir des philosophes rêver de devenir le Newton des sciences morales (par exemple, David Hume). On pensait qu'il suffisait de naturaliser les phénomènes pour réussir à les expliquer. C'est à dessein qu'on trouvera des tentatives de naturalisation à travers de nombreuses études qui, tout en s'opposant à la métaphysique, ont

plutôt fait la promotion d'une métaphysique matérialiste ou sensualiste. Il s'agit, entre autres études, de celles qui portent sur

- La religion naturelle
- La morale naturelle
- Le droit naturel
- La politique naturelle
- L'histoire naturelle
- La philosophie naturelle (la physique)

Tout ce mouvement de pensée, dont le dénominateur commun est le **naturalisme**, va s'opposer à une autre conception fondée sur la distinction cartésienne de l'âme et du corps. La transposition de cette différenciation ontologique sur le plan méthodologique permet de marquer l'irréductibilité entre esprit et matière ; entre nature et pensée et plus tard, entre nature et histoire. Il s'agit du courant de pensée appelé **l'historicisme**.

Le naturalisme refuse la réduction des phénomènes moraux aux phénomènes physiques, ne serait-ce qu'en raison de l'importance de la finalité dans les actions humaines, qu'une étude scientifique ne saurait sacrifier au mécanisme. Ce dualisme, on le retrouve entre mécanisme et vitalisme (biologie), entre le dogmatisme spiritualiste et le dogmatisme matérialiste (physique), etc.

Pendant longtemps, ce débat a montré à quel point le problème des sciences de l'homme et de la société était et reste encore un débat intéressant pour l'épistémologie quand on examine l'incidence du **naturalisme, de l'historicisme, du psychologisme et de l'herméneutique** dans le cadre des études des sciences de l'homme et de la société.

Voir Popper, *Les ennemis de la société ouverte* et les écrits se rapportant au naturalisme de Quine.

2. Unité de la science et conflits d'écoles

Le but de la science c'est l'intelligibilité du « réel ». Ce réel est divers et on peut l'appréhender à partir de nombreux points de vue, d'où une multiplicité des sciences qu'il faut élucider puisqu'elles révèlent chacune un aspect de ce réel. La tâche de l'épistémologie apparaît comme l'explication des divers systèmes

d'explication de la réalité. Il s'agit d'un problème qui occupe la philosophie et que le développement actuel des sciences humaines pose dans des termes nouveaux : la discordance entre l'unité de la science comme concept et la variété des recherches qui donne lieu à des sciences particulières, voire divergentes selon leur substrat ontologique. Or, le problème est, somme toute, de concilier l'unité de la science et la pluralité des sciences non seulement sur le plan méthodologique mais aussi sur le plan ontologique. Il ne saurait, en effet, y avoir deux essences contradictoires de la science, c'est-à-dire les caractères généraux de la scientificité sont les mêmes pour toutes les sciences, mais chacune, parce qu'elle constitue une connaissance à partir de présupposés qui lui sont propres, différents de ceux des autres, représente un point de vue particulier, plus ou moins rigoureux, élaboré et cohérent. Cette particularité discrétionnaire de chaque science, en ce qui concerne son point de départ, tracasse l'épistémologie, car elle suscite des conflits entre les diverses disciplines du fait que les unes prétendent répondre davantage que les autres aux conditions de la scientificité et, par conséquent, avoir des titres supérieurs aux autres au regard du concept général de la science. L'opposition entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme et de la société est l'aspect moderne de ce conflit épistémologique.

Il résulte de l'examen des diverses théories (compréhension, explication ; naturalisme et historicisme, psychologisme, etc.) que la discussion est dans une impasse. En effet, la plupart des théories sont parties de la croyance en la possibilité de systématiser concurremment les sciences de la nature et les sciences de l'homme et de la société, en prenant pour base, ou l'hétérogénéité de leurs objets respectifs (opposition entre nature et esprit ou entre nature et histoire), ou bien le contraste de leurs approches méthodologiques (opposition entre loi et valeur ; entre explication et compréhension) ; ou bien encore des orientations divergentes de l'esprit (opposition entre le besoin de généralisation et l'attention au particulier ou au singulier).

D'autres ont cherché le fondement des sciences de l'homme et de la société ou bien dans les normes qui leur sont extérieures, en prenant pour modèle de leur constitution les sciences de la nature, ou bien dans une prétendue primauté épistémologique d'une science de l'homme et de la société particulière, par exemple, **la psychologie (le psychologisme) ou l'histoire (historicisme)**, dont les normes ne concordent pas nécessairement avec celles des autres sciences du même ensemble. Il s'agit donc de théories réductrices accordant le privilège d'un substrat soit à une catégorie de sciences (les sciences de la nature), soit à

une des sciences humaines. Ce genre de systématisation est pour le moins arbitraire, car on ne peut le déduire ni de la science en général, ni d'une science en particulier.

Comment sortir de l'impasse. Pour espérer en sortir, il est indispensable de se demander, d'abord, si la distinction entre sciences de la nature et sciences de l'homme et de la société est, elle-même, pertinente.

3. Tentatives de dépassement en sciences de l'homme et de la société

De nombreux philosophes ont tenté de répondre à cette question fondamentale dont l'intérêt consiste à surmonter les conflits d'écoles qui ont opposé les théoriciens des sciences de l'homme et de la société. Comment réussir à dépasser des positions trop unilatérales du naturalisme, du psychologisme, de l'historicisme ?

Parmi les nombreuses tentatives, il y a celles de **Husserl**, **Cassirer** et de **Hayek** qui ont l'avantage de mieux définir la problématique actuelle. On peut ajouter à ces trois noms, ceux de

- Karl Popper, *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956 : son analyse repose sur une approche unique pour tous les champs théoriques/ Il s'agit de 'conjectures et réfutations ». C'est est une contribution majeure, antérieure à de celle de Hayek, qui n'embrasse pas positivement l'ensemble des problèmes que posent les sciences de l'homme et de la société.
- Jean Piaget, *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1970 : dans ce livre, il se dégage une tentative de dépassement qui ne semble pas modifier ni renouveler la problématique habituelle dans la mesure où Piaget lui-même procède à une nouvelle classification des sciences de l'homme et de la société dont il est difficile de cerner le principe directeur. Il se contente de les organiser en des ensembles comprenant :
 - Les Sciences nomothétiques (psychologie, sociologie, ethnologie, économie, démographie, etc.)
 - Les Sciences historiques
 - Les Sciences juridiques
 - Les Sciences philosophiques

Piaget accorde une analyse préférentielle aux sciences nomothétiques et tout particulièrement à la psychologie. Le trait de nouveauté qu'on trouve dans cette tentative de dépassement formulée par Piaget réside dans l'idée qu'on peut faire de la cybernétique une « connexion » entre les sciences de la nature et les sciences de l'homme et de la société.

- Merleau-Ponty, *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, Paris, éditions C.D.U., 1965 dont l'analyse est proche de celle de Husserl.
- Contenu de la théorie phénoménologique d'Edmund Husserl (1859-1938)

En guise d'illustration des tentatives de dépassement, nous choisissons le cas de la théorie phénoménologique de Husserl. En effet, Husserl s'investit dans les « recherches logiques » en vue d'ébranler le fondement du naturalisme, du psychologisme et de l'historicisme. Mais c'est dans la troisième partie de son ouvrage *Ideen II*, publié après sa mort, qu'on trouve un essai positif d'une élaboration théorique du statut des sciences humaines. Quelles sont les idées phares de la position de Husserl ? La thèse fondamentale de Husserl consiste à dire qu'il faut se « débarrasser des traditions séculaires dans lesquelles nous avons tous été élevés et qui confondaient le concept traditionnel de science objective avec celui de science en général ». D'où la critique du naturalisme auquel il reproche d'élever la méthode des sciences de la nature à la dignité d'une méthode universelle, malgré le caractère limitatif et souvent provisoire des procédés utilisés par les savants. Il affirme que toutes les sciences, y compris les sciences de la nature, sont « imparfaites », « inachevées » en ce sens qu'elles procèdent par approximation. Par conséquent, aucune méthode ne doit avoir le privilège d'être définitive. Au fond, le but des sciences de l'homme et de la société est de faire des recherches scientifiques et non de se soumettre à la méthode naturaliste pour obtenir l'honneur de la qualité scientifique. S'il admet que les spécialistes des sciences de l'homme et de la société recourent aux méthodes des sciences de la nature, il ne s'ensuit pas que ces procédés soient les seuls légitimes. Le psychologisme tombe sous le même motif de condamnation, car, même si la psychologie prétend être une science expérimentale naturaliste, elle ne partage pas moins la même naïveté des préjugés

naturalistes. Quant à la psychologie, elle tombe sous la critique de l'historicisme. En effet, il est impossible de connaître un phénomène culturel sans tenir compte de son développement dans le temps. Cependant, lorsqu'il s'affiche comme une méthode universelle de toutes les sciences de l'homme et de la société, il est tout aussi contestable que le naturalisme. Pas plus qu'on ne peut soutenir objectivement que « nature » et « esprit » sont identiques, l'application de la méthode historique ne constitue une preuve du relativisme des phénomènes culturels. Ce relativisme n'est qu'une excroissance doctrinale, valable philosophiquement, mais non scientifiquement. Certes, tout phénomène culturel est historique en un sens, mais il n'est pas nécessairement psychique et surtout il forme aussi un « système de logique », une « essence » qui est la raison de son existence. L'histoire de l'art n'est pas une connaissance de l'art dans sa spécificité. Il ne suffit donc pas d'être historien pour des religions, de l'art, des théories mathématiques pour saisir le phénomène religieux, l'art dans sa spécificité et les mathématiques dans leur spécificité. Sans mettre en doute l'utilité de la méthode historique, Husserl en indique les limites et s'élève contre son impérialisme, analogue à celui du naturalisme. Désormais, seule la méthode phénoménologique est la mieux appropriée pour rendre compte des phénomènes liés aux sciences de l'homme et de la société. C'est donc du côté de la phénoménologie qu'il importe de chercher le fondement de ces sciences naissantes. Comment le justifie Husserl ? Il part de l'idée que les sciences humaines ont pour objet l'analyse de la personne et de la communauté, mais non point au sens d'une psychologie interindividuelle, mais à celui d'une dimension sui generis de l'existence humaine, caractérisée par l'environnement et la relation mutuelle entre les êtres. Si le règne de la nature est déterminé par la causalité, celui de l'esprit l'est par la motivation.

Bibliographie sommaire

Histoire de la philosophie, idées, doctrines VII, La philosophie des sciences sociales de 1860 à nos jours, sous la direction de François Chatelet, Paris, Hachette Littératures

Michel Pêcheux et Michel Fichant, *Sur l'histoire des sciences*, Paris, Maspéro, 1969

Imre Lakatos, *Histoire et méthodologie des sciences, programmes de recherches et reconstruction rationnelle*, traduction de l'anglais par Cathérine Malamoud et Jean-Fabien Spitz sous la direction de Luce Giard, PUF 1994

Tuillier (Pierre), *Jeux et enjeux de la science, essais d'épistémologie critique*, col. « Science nouvelle », Paris, Editions Robert Lafont, 1972

Monod (Jacques), *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Col. « Points », Paris, Editions du Seuil, 1994

Goldman (L.), *Sciences humaines et philosophie*, Paris, PUF, 1952

Palmade (G.), *L'unité des sciences humaines*, Paris, Dunod, 1962

Hume (David), *Traité de la nature humaine : essai pour introduire la méthode expérimentale dans les sujets moraux*, traduction, préface et notes de A. Leroy, Paris, Aubier, 1946

Popper (K.R.), *Misère de l'historicisme*, Paris, Plon, 1956

Piaget (J.), *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, collection « Idées », 1970

Merleau-Ponty, *Les sciences de l'homme et la phénoménologie*, Paris, éditions C.D.U., 1965

Histoire de la philosophie, idées, doctrines VII, La philosophie des sciences sociales de 1860 à nos jours, sous la direction de François Chatelet, Paris, Hachette Littératures

Michel Pêcheux et Michel Fichant, *Sur l'histoire des sciences*, Paris, Maspéro, 1969

Imre Lakatos, *Histoire et méthodologie des sciences, programmes de recherches et reconstruction rationnelle*, traduction de l'anglais par Cathérine Malamoud et Jean-Fabien Spitz sous la direction de Luce Giard, PUF 1994

Tuillier (Pierre), *Jeux et enjeux de la science, essais d'épistémologie critique*, col. « Science nouvelle », Paris, Editions Robert Lafont, 1972

Monod (Jacques), *Le hasard et la nécessité, Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Col. « Points », Paris, Editions du Seuil, 1994